

## Où j'ai laissé mon âme, de Jérôme Ferrari

### La table des matières :

**27 mars 1957 : premier jour**

**28 mars 1957 : deuxième jour**

**28 mars 1957 : troisième jour**

Chaque chapitre a une référence biblique en exergue, par exemple « Genèse IV, 10 ». Voici ci-dessous les extraits de la Bible auxquels ces références renvoient :

### **27 mars 1957 : premier jour**

#### **Genèse IV, 10 :**

**10** Le Seigneur reprit : « Qu'as-tu fait ? La voix du sang de ton frère crie de la terre vers moi ! »

<http://www.aelf.org/bible-liturgie/Gn/Livre+de+la+Gen%C3%A8se/chapitre/4>

### **28 MARS 1957 : deuxième jour**

#### **MATTHIEU, xxv, 41-43 :**

**41** Alors il dira à ceux qui seront à sa gauche : « Allez-vous-en loin de moi, vous les maudits, dans le feu éternel préparé pour le diable et ses anges.

**42** Car j'avais faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'avais soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ;

**43** j'étais un étranger, et vous ne m'avez pas accueilli ; j'étais nu, et vous ne m'avez pas habillé ; j'étais malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité. »

<http://www.aelf.org/bible-liturgie/Mt/Evangile+de+J%C3%A9sus-Christ+selon+saint+Matthieu/chapitre/25>

### **28 MARS 1957 : troisième jour**

#### **Jean, II, 24-25 :**

**24** Jésus, lui, ne se fiait pas à eux, parce qu'il les connaissait tous

**25** et n'avait besoin d'aucun témoignage sur l'homme ; lui-même, en effet, connaissait ce qu'il y a dans l'homme.

<http://www.aelf.org/bible-liturgie/Jn/Evangile+de+J%C3%A9sus-Christ+selon+saint+Jean/chapitre/2>

### Suivent trois articles

- un article du *Monde*
- un article d'une revue de psychanalyse
- un article d'une blogueuse très littéraire

**"Où j'ai laissé mon âme", de Jérôme Ferrari : par-delà le bien et le mal**  
**Christine Rousseau, LE MONDE DES LIVRES, 16 septembre 2010**

[http://www.lemonde.fr/livres/article/2010/09/16/ou-j-ai-laisse-mon-ame-de-jerome-ferrari\\_1411857\\_3260.html#Zqba43eZRbdIHyfx.99](http://www.lemonde.fr/livres/article/2010/09/16/ou-j-ai-laisse-mon-ame-de-jerome-ferrari_1411857_3260.html#Zqba43eZRbdIHyfx.99)

Au cœur du roman, le capitaine Degorce interpelle ses soldats sur l'art de conduire un interrogatoire : *"Messieurs, dit-il, la souffrance et la peur ne sont pas les seules clés pour ouvrir l'âme humaine. Elles sont parfois inefficaces. N'oubliez pas qu'il en existe d'autres. La nostalgie. L'orgueil. La tristesse. La honte. L'amour. Soyez attentifs à celui qui est en face de vous. Ne vous obstinez pas inutilement. Trouvez la clé. Il y a toujours une clé."* Hors de l'effroi qu'elle inspire, cette harangue résume assez bien la démarche d'un romancier – par ailleurs professeur de philosophie – qui ne cesse d'explorer l'âme humaine dans ses recoins les plus sombres, les plus retors, grâce à une écriture ardente, épurée et lyrique. Que l'on pense à *Balco Atlantico* (Actes Sud, 2008), beau roman sur la mémoire tragiquement mythifiée, ou à *Un dieu, un animal* (Actes Sud, 2009), qui, dans le fracas des guerres modernes – stratégiques ou économiques –, mettait en scène des êtres égarés. Avec son sixième roman, Jérôme Ferrari pousse son exploration plus loin encore, jusqu'au cœur de l'abîme. C'est là qu'ont été entraînés deux hommes, deux frères d'armes enfantés par la guerre.

En 1942, Andreani a 16 ans. Il voit dans l'exaltation provoquée par le meurtre d'un jeune Italien son destin tracé en lettres de sang. Au même moment, Degorce entre dans la Résistance. Arrêté par les nazis, torturé, déporté à Buchenwald, ce catholique pratiquant fait le choix des armes à sa libération, pour sauver ce qui peut l'être de *"la beauté du monde (...)* *dût-il s'en détourner, et ne pas en jouir"*.

C'est en Indochine, dans l'humidité poisseuse de la mousson et d'une défaite, que les deux soldats vont se rencontrer, dans un camp vietminh. Là, ils nouent des liens indéfectibles. Des liens de sang et de mémoire qu'une autre guerre va défaire, au cours de trois jours emplis d'effroi et de peur. Trois jours tissés des doutes et des interrogations d'un homme passé du statut de victime à celui de bourreau.

Nous sommes en 1957 et la bataille d'Alger fait rage entre le FLN, qui multiplie les attentats, et l'armée française chargée d'y mettre un terme. A cette fin, tous les moyens sont bons. A commencer par la torture que pratiquent sans états d'âme le lieutenant Andreani et sa section spéciale, basée à Saint-Eugène. Une *"porte ouverte sur l'abîme"*, où Degorce envoie ses prisonniers.

### **"Il n'y a plus de mots"**

Le 27 mars, après de longs mois de traque, Degorce arrête enfin le chef de la rébellion. Mais, loin de l'apaiser, la capture de Tahar (personnage inspiré par Larbi Ben M'hidi) lui laisse le goût amer d'une défaite. Car, imperceptiblement, quelque chose s'est insinué en lui, l'éloignant des siens, de sa femme, à qui il ne parvient plus à écrire, mais aussi de la Bible, dont la lecture ne lui procure plus aucun réconfort. *"Il n'y a plus de mots pour Dieu. Il n'y a plus de mots pour les miens."*

Dépossédé de tout, c'est vers son ennemi Tahar – figure aux allures christiques – que Degorce va se tourner pour lui confier son histoire, ses doutes et son désarroi. Et pour trouver, pense-t-il, sinon un pardon, du moins un apaisement.

Un répit que cherche aussi le lecteur, ballotté entre les errements intérieurs de Degorce, converti en tortionnaire, la voix sereine de Tahar et celle d'Andreani, chargée de rage, de rancœur et de dépit contre celui qui l'a trahi. Une voix qui s'élève en un contre-chant implacable de froideur et de lucidité. *"Nos missions n'étaient pas différentes. (...) Nous étions des soldats, mon capitaine, et il ne nous appartenait pas de choisir de quelle façon faire la guerre (...) moi aussi, j'aurais préféré le tumulte et le sang des combats à l'affreuse monotonie de cette chasse aux renseignements, mais un tel choix ne nous a pas été offert. (...) Vous vous demandez encore comment il est possible que vous soyez devenu un bourreau, un assassin. Oh, mon capitaine, c'est pourtant la vérité, il n'y a rien d'impossible : vous êtes un bourreau et un assassin. Vous n'y pouvez plus rien, même si vous êtes encore incapable de l'accepter. Le passé disparaît dans l'oubli, mon capitaine, mais rien ne peut le racheter."*

Dans l'entrelacs des temps, des lieux qui disent la permanence de la violence aveugle, meurtrière, se dessine un chemin aride et déserté, hors du monde. Un calvaire qu'arpentent deux hommes, face à eux-mêmes et à leurs démons... De cette plongée dans l'abîme, troublante et terrifiante, de cette quête impossible menée par-delà le bien et le mal, ressort cependant une certitude : celle d'avoir lu un des romans les plus saisissants de cette rentrée.

Alerini Paul, « Jérôme Ferrari, *Où j'ai laissé mon âme* », *Essaim : revue de psychanalyse*, n° 29, 2/2012 : <http://www.cairn.info/revue-essaim-2012-2-page-177.htm>

1 Ce roman mérite notre attention pour plusieurs raisons, j'en retiens deux. La première est qu'il restitue des événements historiques douloureux (ici la bataille d'Alger) sous la forme d'une fiction qui donne au récit des accents de vérité qu'un compte rendu objectif ne peut pas obtenir. L'autre raison est que dans ce cadre temporel se place une relation entre deux hommes, l'un qui dit « je » et s'adresse à l'autre pour lui déclarer son amour. Mais toute la passion amoureuse qu'il lui voue est transformée en haine, chaque mot d'admiration ou d'adoration qu'il prononce est chargé d'un rejet qui condamne. L'autre qui est l'objet de cette passion ne dit « je » que dans des passages entre parenthèses et écrits en italique où s'exprime ce qu'il pense en secret, parfois il s'adresse à sa femme en pensée : « *J'ai laissé mon âme quelque part derrière moi, je ne me rappelle ni où ni quand.* »

2 L'amour-haine, *hainamoration* selon Lacan, est une expression du transfert, mais un transfert sans analyse. Tout se mélange, mots, sujets, celui qui parle et qui dit « je » croit connaître les pensées de l'autre et c'est pour cette raison qu'il dit l'aimer et le détester à la fois – « *je connais vos rêves secrets, je les connais si bien que j'ai l'impression, certaines nuits, de vous sentir rêver en moi, à moins que ce ne soit moi qui me glisse à vos côtés dans le rêve* ». Lui aussi a laissé son âme quelque part, mais il semble la retrouver lorsqu'il retourne à Alger longtemps après l'indépendance et fraternise avec un chauffeur de taxi, est invité chez lui, reçoit un baiser de sa petite fille.

3 Horace Andreani, celui qui aime l'autre, nous pouvons le nommer l'*erastes*, est corse, il a commencé sa carrière en tuant à coups de pioche un soldat italien qui volait des poules dans son village. Il rejoint la résistance puis s'engage dans l'armée et se retrouve parachuté à Diên Biên Phu où il rencontre l'autre qui est un héros, qui le soutient alors qu'ils sont prisonniers des Viets. Ils se retrouvent à Alger, officiers dans le service de renseignements. Ils pratiquent la torture, mais lui est vraiment bourreau, sans scrupule. Il exécute les prisonniers qui lui sont livrés et fait disparaître les corps. À la fin de la guerre il s'engage dans l'OAS et à ce titre va être emprisonné, condamné à mort puis gracié. C'est longtemps après cette disgrâce qu'il fera un voyage à Alger et rencontrera ce chauffeur de taxi. Mais en même temps il va lire dans les journaux les comptes rendus des exactions des islamistes, en particulier le massacre d'un cortège de mariage à Taghit, au même endroit où après avoir quitté le service de renseignements, redevenu guerrier il avait vaincu une division de l'ALN.

4 L'autre, l'aimé, l'*eromen*, André Degorce a été lui aussi dans la résistance, alors qu'il était promis au concours de l'École normale supérieure. Arrêté et torturé par la Gestapo il a été déporté à Buchenwald et à son retour a rencontré Jeanne Marie, une veuve de guerre corse, plus âgée que lui, qu'il a épousée. Il retrouva la condition de prisonnier en Indochine après avoir résisté héroïquement. C'est à ce moment qu'il a joué le rôle de mentor et de modèle pour Horace. Il retrouve celui-ci à Alger alors qu'ils sont l'un et l'autre promus officiers. Il dirige le service de renseignements, sous les ordres d'un colonel, et c'est lui qui procède aux arrestations et tire les informations par la torture, la même que celle que la Gestapo lui avait infligée à 19 ans. La torture « *psychologique* » d'abord mais aussi des actes cruels et sadiques. Ainsi défilent dans son service un combattant de l'ALN, une jeune fille, un militant communiste français, puis le chef suprême de la rébellion Tahar. À ce moment sa tâche se termine, l'organigramme de ses recherches est complet, il n'a pas à torturer celui que son système de renseignements recherchait, il a abouti, il ne lui reste plus qu'à converser avec cet ennemi. Naïvement il se confie à ce chef rebelle, invoquant la fin des hostilités, le coup fatal porté à la rébellion, mais Tahar répond : « *La vérité, elle est plus modeste, capitaine [...]. La vérité c'est que c'est moi qui suis fini, seulement moi, et ça n'a aucune importance parce que je ne compte pas.* » La fascination qu'exercent sur lui la sagesse et la sérénité de cet homme achève de le déstabiliser. Il ne peut plus penser, ni écrire, il est devenu un automate, animé seulement par sa logique mathématique. Son admiration vire à l'amour quand Tahar est confronté aux journalistes puis remis entre les mains du bourreau Horace qui va le pendre dans sa cellule. Mais auparavant Degorce demande aux soldats de sa compagnie éberlués mais obéissants de lui présenter les armes. Il commence alors à s'effondrer mais c'est le jeune militant communiste qui achève de le démolir en le traitant de fasciste. Il perd son contrôle et il lui inflige le même supplice que celui que la Gestapo lui avait appliqué, il le sodomise avec un couteau, le force à dénoncer son réseau et le pousse au suicide.

5 Degorce finira général, décoré, et il témoignera au procès d'Horace et d'un autre Corse, le capitaine Mattei, mais il ne prendra pas leur défense, redoublant la haine d'Horace. Il est totalement étranger à la passion, il ne s'en doute même pas, il n'éprouve à l'égard d'Horace qu'une indifférence méprisante.

6 La haine de l'*erastes*, sauvage, inculte, violent mais cohérent, envers l'*eromen*, cultivé, humaniste, logique mais incohérent, répond au rapport dominant-dominé, maître-esclave, elle est paradoxale car elle répète au sein de l'armée coloniale le rapport colonisé-colonisateur. La dialectique de la « belle âme » finit dans ce paradoxe, Degorce a laissé son âme comme une dépouille, il ne la retrouve plus, Horace l'a perdue mais il la retrouve au

cours de son voyage à Alger. Le sentiment de culpabilité, la névrose est l'apanage du maître. La notion d'honneur n'a pas le même sens chez l'un et chez l'autre, comme le devoir, la droiture, l'humanisme, etc. L'échelle des valeurs est ici vertigineusement mise en question. Il se trouve confronté à la réalité que cette guerre est perdue, Tahar le lui a dit et c'est lui qui détient la vérité.

**7** Cette fable de la dialectique transférentielle des renversements des positions, exacerbée dans le passage de la victime au bourreau, trouve son cadre historique dans un habile travestissement de personnages de la bataille d'Alger : Larbi Ben M'hidi, Louissette Ighilhariz, Maurice Audin, les généraux Bigeard, Schmidt, Aussaresses, Massu, homme d'honneur et la contrition qui l'affecte à la fin de sa vie.

**8** Fable philosophique mais écrite par un Corse, dans une langue française magnifique, et pourtant « Où j'ai laissé mon âme », est-ce du bon français ? Est-ce une phrase amputée de l'adverbe de lieu *là* ? Est-ce que la phrase affirmative aurait pu être interrogative : « Où ai-je laissé mon âme ? » Ou bien est-ce du corse traduit : « *Induve aghju sabandunata a me ànima* » ? N'oublions pas que Jérôme Ferrari, professeur de philosophie à Ajaccio, est le traducteur de son ami le poète corsophone Marcu Biancarelli. Mystère de ce titre et de la photographie de couverture représentant une très jeune femme relevant son voile berbère dévoilant un visage typique de la Corse du sud. Le vertige des renversements dialectiques aurait pu se poursuivre en Corse. Horace revenu dans sa « terre ingrate » finit par se réconcilier avec les communistes de son village, mais *quid* des nationalistes ? Comment ne pas évoquer le passage du FLN au FLNC ? Comment ne pas penser à l'impact corse de la guerre d'Algérie ? Des anciens d'Algérie, des paras, des affiliés aux mouvements d'extrême droite ont rallié les groupes indépendantistes. Mais ce serait un autre roman.

**9** Fiction historique, récit narratif, autofiction, comment définir ce texte écrit à la première personne ? Ce genre littéraire a un impact puissant sur le lecteur. Ici, s'il ne s'agissait que de l'histoire de deux militaires français qui traversent les guerres de la deuxième moitié du xx<sup>e</sup> siècle, nous aurions affaire à un bon roman, comparable à *L'art français de la guerre* d'Alexis Jenni récompensé par le prix Goncourt. *Où j'ai perdu mon âme*, qui a obtenu le prix de France Télévision 2010, est plus que ça. Le style sobre et percutant nous soumet une vision psychologique de la haine qui dépasse une simple description clinique, d'autant plus parlante qu'elle est située dans une dimension transférentielle avec la dissymétrie qu'elle implique et qui se dirige vers la paranoïa. C'est là que se situe un point d'intérêt pour les psychanalystes, une vérité sur la haine qui a structure de fiction.

**10** La fiction narrative a ici en outre structure de vérité sur l'usage de la torture, les deux personnages la pratiquant sans culpabilité. Degorce éprouve une culpabilité mais elle est autre, il ne s'agit pas du pseudonyme du général Pâris de Bollardière qui avait refusé et dénoncé la torture, il agit selon la logique du devoir accompli et de l'achèvement de son organigramme. Ce qui le perturbe, c'est la vanité de son acte et les morts inutiles. Celles de Tahar le chef de la rébellion et du militant communiste, l'image de fasciste qui lui est renvoyée et qu'il est obligé d'assumer. Il torture pour obtenir des renseignements et en même temps révèle son sadisme. La jouissance qu'il éprouve détruit son âme (reste à savoir ce qu'est l'âme). Horace, lui, agit comme bourreau par esprit de vengeance et dans la justification très contemporaine que l'on évite des centaines de morts en tuant les terroristes. Mais si les deux positions se complètent elles restent insensées et vertigineuses. Les psychanalystes ont été gravement touchés par ces questions de la torture avec l'affaire du psychanalyste brésilien Amilcar Lobo, analysé par un analyste d'un psychanalyste nazi émigré au Brésil, affaire dénoncée par H. Besserman Viana. Cette affaire avait déclenché une crise à Paris affrontant Jean Allouch et René Major il y a quinze ans. Ce livre nous met devant les yeux la vérité crue de ce qu'est l'action des tortionnaires et des bourreaux.

**11** Enfin, il ne faut pas oublier l'impact politique de l'autofiction, sans passer en revue les attaques subies par les auteurs qui ont utilisé ce type d'écriture, les persécutions infligées par les totalitarismes aux romanciers et aux poètes, par exemple Salman Rushdie. Un des défenseurs de cet auteur Edward W. Said avançait une thèse assez audacieuse (dans *Culture et impérialisme*) selon laquelle les récits narratifs participeraient d'un ensemble de mythes ou de fantasmes fondateurs des empires coloniaux. Marie Darrieussecq analyse au contraire, à partir des accusations de plagiat (dans *Rapport de police*), comment l'autofiction crée chez le lecteur et les institutions de surveillance le sentiment de danger. La lecture de ces romans réveille chez chaque lecteur des organisations imaginaires enfouies, elle réactive des fantasmes, des points de jouissance, elle suscite le plaisir, l'enthousiasme mais parfois au contraire l'horreur (« *l'horreur d'une jouissance inconnue* » de l'homme aux rats racontant à Freud le supplice du rat introduit dans l'anus). Cette horreur peut entraîner la phobie de la fiction ou la paranoïa, d'où la persécution.

**12** Jérôme Ferrari s'inscrit dans la génération de ces romanciers quadragénaires qui écrivent sur le contexte historique où vivaient leurs parents ou grands-parents : Jonathan Littel, Yannick Haenel, Laurent Mauvignier, Alexis Jenni, etc. Comme eux, il nous dit une vérité qui nous touche particulièrement quand nous appartenons à la génération des aînés et que cette vérité, nous avons du mal à la dire et à lutter contre ce qui nous pousse à l'oubli.

« *Où j'ai laissé mon âme* », de Jérôme Ferrari

30 août 2010 par Emmanuelle Caminade sur son blog L'Or des livres :

<http://l-or-des-livres-blog-de-critique-litteraire.over-blog.com/article-ou-j-ai-laisse-mon-ame-de-jerome-ferrari-51694809.html>

Depuis qu'il est publié par Actes Sud, **Jérôme Ferrari** nous offre un livre par an – *Dans le secret* (2007), *Balco Atlantico* (2008), *Un dieu un animal* (2009) – et réussit toujours à en maintenir la qualité à un niveau élevé. Son dernier roman, *Où j'ai laissé mon âme*, ne déroge pas à la règle et me semble même le plus beau.

C'est un roman qui reprend bien des thèmes habituels de l'auteur mais se démarque nettement des précédents. Il s'appuie en effet sur notre histoire récente, sur l'institutionnalisation de la torture et des exécutions sommaires pendant la guerre d'Algérie qui a fait couler beaucoup d'encre, notamment à l'occasion des aveux tardifs des principaux officiers qui s'étaient tristement illustrés pendant la bataille d'Alger. Et il prend comme héros principal un orgueilleux militaire chrétien soudain « *mis à nu* », pris de remords mais incapable de surmonter sa honte.

Un roman différent également car il se déroule essentiellement en Algérie et non en Corse – l'île y est peu évoquée –, un pays où l'auteur a enseigné pendant quatre ans il y a quelques années.

Sans doute est-ce en partie cette proximité qui donne autant de profondeur à ces interrogations universelles sur le bien et le mal et le sens de la morale, sur le courage et la lâcheté, la liberté, la responsabilité et la fraternité, ainsi que sur la foi en l'amour et la rédemption possible, et fait sourdre une telle émotion. Y contribue aussi certainement la nostalgie qui imprègne les pages algériennes de ce livre.

**Jérôme Ferrari** aborde ce sujet historique encore sensible et riche de questionnements philosophiques avec une grande habileté en recourant à la puissance poétique des grands mythes qui ont imprégné la culture européenne. La combinaison des mythes fondateurs judéo-chrétiens ayant trait à la damnation et à la rédemption – problématique centrale du livre – avec celui de Faust, repris par Goethe et revisité par Boulgakov au XX<sup>ème</sup> siècle, s'avère magistrale. L'assimilation de Faust à Ponce Pilate et son rapport à Yeshoua Ha-Nostris, empruntés au *Maître et Marguerite*, répondent en effet parfaitement à la réalité des personnes et des événements ayant inspiré à l'auteur les personnages du capitaine Degorce, chargé de conduire la bataille d'Alger, et de Tahar, son illustre prisonnier qu'il abandonnera à la mort. Et **Jérôme Ferrari** apporte à ces derniers, mais aussi à Satan, le lieutenant Andreani chef de la section spéciale chargée des basses besognes, et à Marguerite, Jeanne-Marie, l'épouse maternante du capitaine, un traitement original tout à fait intéressant, modifiant et enrichissant le mythe à son tour, tout en prolongeant la fascinante mise en abyme du roman de Boulgakov.

La construction est, comme toujours, complexe mais nullement déroutante tant elle est en adéquation avec le propos. Deux narrations décalées se recourent et s'équilibrent, deux fils narratifs tissant entre un diable à la fonction révélatrice capitale et un Faust ayant perdu son âme un maillage étroit enserrant également le lecteur. Dans le premier qui semble s'affranchir du temps et de l'espace, le lieutenant Andreani s'adresse avec une étrange douceur au capitaine Degorce, livrant ses souvenirs au travers d'un passé commun en Indochine et éclairant ce que ce dernier a toujours voulu ignorer. C'est une voix d'outre-tombe, expression d'une âme damnée, une voix perturbatrice qui semble s'imposer comme le murmure éternel de la conscience. Dans le second, un narrateur extérieur à la troisième personne s'attache aux faits et investit les pensées d'un héros écartelé entre la réalisation et l'acceptation progressive de son ignominie, répondant aux incitations démoniaques, et son impossibilité à avouer ses fautes à sa femme malgré ses tendres sollicitations épistolaires.

Le récit adopte par ailleurs une construction hautement symbolique qui semble l'inscrire dans une courte et précise période de l'année 1957, mais dont la portée excède largement le cadre temporel annoncé – ce qu'indiquent à la fois sa durée de trois jours et sa date initiale qui n'ont rien d'anodin. Et on retrouve avec plaisir le style si caractéristique de l'auteur, une mélodie continue dont la beauté atteint, dans le premier fil, une sorte d'apothéose finale apaisante qui résonne comme *L'enchantement du Vendredi Saint*<sup>1</sup>.

*Où j'ai laissé mon âme*, beau titre large d'interprétations par son imprécision géographique, l'ambivalence de ses termes et sa formulation à la première personne, résume bien la spécificité et la portée de ce roman. Le « *où* » fait en effet implicitement référence à l'Algérie mais s'étend également à tout autre lieu, « *laisser son âme* » signifie autant perdre sa dignité d'homme que donner une part de soi-même et le « *je* », polyvalent, émane à la fois d'un héros avili et d'un auteur exprimant sa tendresse pour un pays frère tout en pouvant être endossé par chacun d'entre nous.

Un grand livre, profondément humaniste, dont j'approfondirai l'analyse plus tard, après en avoir donné deux extraits incitant à sa lecture, car je ne voudrais priver quiconque du plaisir de sa découverte ! (...)

Je poursuis donc mon analyse d'un ouvrage qui, en recourant à la fiction et en évoquant les grands mythes pour traiter de la torture pendant la guerre d'Algérie, dépasse le cadre d'une morale étriquée et aisément réversible pour s'intéresser plus à la rédemption qu'à la damnation et aborder le pardon, un thème majeur – quoique souvent sous-jacent – et récurrent chez Ferrari. Et la confrontation de ce roman avec celui de Boulgakov duquel il démarre ostensiblement – par cette citation en exergue et sa magnifique image onirique du chemin de lune – me semble riche d'enseignement.

<sup>1</sup> Wagner, *Parsifal*, Acte III.

## De la réalité historique à la fiction

Dans ce livre, **Jérôme Ferrari** mêle très intimement la réalité à la fiction.

Outre une implication plus grande du lecteur, cela présente l'avantage de compléter l'histoire en l'abordant plus en profondeur (mais ne peut remplacer l'histoire et comporte un certain risque de confusion pour les jeunes générations qui n'ont pas connu cette période encore peu abordée dans les manuels scolaires).

Ne faisant pas œuvre d'historien, l'auteur n'a pas à respecter les lieux, ni les dates, ni même la spécificité, l'identité de chaque acteur. Il change de nombreux noms tout en conservant d'autres et, surtout, invente en intégrant des éléments réels épars. Il fusionne les histoires et souligne ainsi la continuité des événements unissant la seconde guerre mondiale, les guerres d'Indochine et d'Algérie et les violences qui ensanglanteront ensuite ce pays. Et le lecteur pénètre toute la complexité humaine, comprend mieux pourquoi les victimes peuvent devenir bourreaux et pourquoi le monde reproduit sans cesse les mêmes maux.

**Où j'ai laissé mon âme** part d'un épisode significatif de la bataille d'Alger : l'arrestation et l'assassinat – par pendaison – déguisé en suicide de Larbi Ben M'hidi, un des chefs politico-militaires de la rébellion, responsable notamment de l'organisation de l'attentat du Milk Bar. Arrestation qui fut l'œuvre des parachutistes du colonel Bigeard, menant cette bataille sous les ordres du général Massu, qui commisit l'imprudence de l'annoncer à la presse. Un assassinat revendiqué bien plus tard par le général Aussaresses, chef des sections spéciales de renseignement à l'époque.

Si, au soir de sa vie, le Chrétien Massu émit quelques remords sur la pratique de la torture – fondés plus sur son inefficacité que sur son immoralité –, Aussaresses, lui, assumera ses exactions sans le moindre état d'âme. Et le général Bigeard, qui pourtant lui avait remis à contre-cœur ce prisonnier qui le fascinait, non sans lui avoir fait rendre auparavant les honneurs militaires, ne manifesterà pas plus de regrets et exprimera même son mépris envers Aussaresses, cette brute « *sans scrupules* » !

Les trois protagonistes principaux du roman empruntent de nombreux traits aux personnes impliquées dans cette affaire. Tahar, le Pur, reste très proche de Larbi Ben M'hidi dont il adopte le charisme, ce courage et cette sérénité qu'admirait tant Bigeard. Le capitaine André Degorce s'apparente essentiellement à un Bigeard mâtiné de Massu, tandis que le lieutenant Horace Andreani ressemble à un Aussaresses, mais antérieurement parachuté en pleine bataille de Dien Bien Phu puis rescapé des camps de rééducation comme le jeune Bigeard, et qui aurait fini par rejoindre les rangs de l'OAS .

Quant à la date de l'arrestation, l'auteur la décale au 27 mars, sans doute pour la faire coïncider avec le jour de la publication dans *L'Express* de la lettre d'un certain Jacques de Bollardière, acte par lequel ce brillant général enfrenait délibérément son devoir de réserve, sacrifiant sa carrière pour accorder son soutien à Jean-Jacques Servan-Schreiber inculpé d'atteinte au moral de l'armée pour avoir publié des articles relatant son expérience algérienne. Il y expliquait pourquoi il avait renoncé à son commandement pour ne pas cautionner la torture par son silence, pour ne pas perdre son âme...

## De la morale chrétienne à l'humanisme laïque

Le capitaine Degorce, héros principal et Chrétien convaincu méprise le lieutenant Andreani pour sa participation active aux basses besognes tout en lui remettant ses prisonniers. Il pense avoir les mains propres et se berce d'une « *morale de pacotille* » faite de « *compassion théorique* » et d'« *amour abstrait du prochain* », mais peu à peu les doutes et la honte l'assaillent. Englué dans des discours justificateurs du mal, il cherche à se dédouaner de sa responsabilité en rejetant la faute initiale sur l'ennemi, ce qui excuserait la réponse du camp adverse. Une logique qui s'inverse facilement.

L'auteur dénonce, au travers de ce personnage, la bien-pensance d'une morale hypocrite – nettement majoritaire dans l'armée mais aussi dans toute la société française de l'époque et notamment dans certains milieux chrétiens autorisés – qui refusait d'admettre la réalité des faits tout en justifiant l'usage de la torture en Algérie<sup>2</sup>. Une morale chrétienne dévoyée qui semble plus se rattacher à l'Ancien Testament qu'aux Évangiles.

Dès les premiers chapitres de la Genèse – auxquels se réfère la première partie du livre –, la fraternité entre les hommes est en effet brisée. Le frère est devenu l'ennemi et le meurtrier d'Abel, dont Dieu demande des comptes à Caïn, retombera sur plusieurs générations d'innocents. Le dieu de l'Ancien Testament est un dieu de châtement et de vengeance et les premiers tourments du capitaine, réalisant progressivement l'étendue de ses fautes, viendront de cette peur de voir s'abattre ce châtement divin mérité sur sa fille ou son neveu innocents.

Un grand humanisme imprègne ce livre dont l'auteur condamne clairement les actes des deux camps mais manifeste aussi sa compassion pour tous, envers les victimes comme envers les bourreaux – des rôles qui s'inversent souvent. Un humanisme laïque tirant une bonne part de ses racines du message chrétien originel. (Le Christ a transfiguré la déchéance de l'homme par sa Résurrection. Il s'est mis à la place des hommes, a souffert et est mort comme eux et son pardon est venu ressouder la fraternité brisée.) Seule la conscience que le mal n'est étranger à aucun homme permet la véritable compassion et le pardon, et rétablit la fraternité à l'échelle de l'humanité. D'où la nécessité d'abandonner la bonne conscience pour une prise de conscience...

<sup>2</sup> Les nombreux articles et commentaires faisant suite au récent décès du général Bigeard, le 18 juin dernier, montrent que les choses n'ont pas beaucoup changé depuis.

## Puissance et richesse du recours au mythe

En se référant à Boulgakov et aux Écritures (Ancien Testament et Évangiles), **Jérôme Ferrari** fait resurgir les grands mythes, ces histoires fabuleuses ou sacrées mettant en scène les mystères et les angoisses de l'homme qui ont façonné notre imaginaire collectif depuis des siècles et constituent une sorte de patrimoine universel et intemporel. Et c'est cet aspect du livre qui m'a le plus séduit, tant sur le plan esthétique qu'intellectuel.

Il donne en effet une grande puissance poétique au texte qui renvoie à une multiplicité de références littéraires et artistiques – musicales et notamment lyriques, picturales et, plus largement, visuelles. Multiplicité d'échos et d'enchâssements qui plongent par ailleurs le lecteur (ou du moins la lectrice que je suis) dans une ivresse vertigineuse.

Outre que raconter ainsi éclaire bien mieux le sens et permet une compréhension profonde des malheurs des autres, je trouve émouvante l'idée qu'un jeune écrivain contemporain puisse s'insérer délibérément dans une continuité et venir enrichir à son tour les mythes.

## De Boulgakov à Ferrari

Je ne peux faire l'économie de la confrontation de ce roman de Ferrari avec *Le Maître et Marguerite* de Boulgakov car ce dernier vient, à mon sens, l'éclairer bien au-delà des reprises explicites de l'auteur. Sans doute m'éloigné-je un peu du texte mais se référer à un livre aussi signifiant ne peut être purement ponctuel ou fortuit : c'est aussi initier un dialogue entre deux œuvres.

**Jérôme Ferrari**, comme Boulgakov, aborde par la fiction une réalité historique précise en combinant les mythes judéo-chrétiens et païens ayant trait à la damnation et à la rédemption. Tous deux s'attachent principalement à démonter et dépasser les logiques mécaniques fallacieuses qui viennent justifier la folie des hommes en faisant, par leur écriture, acte de foi. Mais *Le Maître et Marguerite* s'inscrit dans le cadre étroit de la Russie soviétique stalinienne des années 1930 et surtout de Moscou – dont il donne une vision apocalyptique qui l'assimile à la Jérusalem de la semaine sainte. **Où j'ai laissé mon âme** part de la bataille d'Alger et excède largement son cadre spatio-temporel pour atteindre une portée universelle. Et Jérôme Ferrari, qui reprend cette vision apocalyptique (avec l'orage de la crucifixion), renouvelle le mythe rédempteur en le détachant de la religion et donne ainsi au pardon un aspect plus humain en le recentrant sur la vie terrestre et non éternelle. Un pardon fraternel qui n'efface pas le passé mais surmonte l'omniprésence du mal pour permettre aux hommes de vivre à nouveau ensemble.

## Les personnages

L'auteur a modifié de manière significative deux des personnages de son trio central – emprunté à l'écrivain russe – de manière à ce que le mal ne soit étranger à aucun.

Si Tahar, le Pur, reprend le Jésus (Yesouah Ha-Nostri) du *Maître et Marguerite*, il ne ressemble guère à cet innocent dont l'amour infini ne fait voir que "bonnes gens" chez les pires des bourreaux. Il est bien plus humain que ce dernier, car Larbi Ben M'hidi dont il s'inspire fortement portait la responsabilité de la mort de nombreux innocents. C'est une sorte de reflet serein du capitaine André Degorce et la fascination du capitaine pour son illustre prisonnier prend d'ailleurs aussi sa source dans l'apaisement que lui procure ce point commun – cette responsabilité, cette culpabilité similaire – qui leur permet une compréhension mutuelle.

Pour le chrétien Degorce – proche de Pilate par ses remords et surtout par sa lâcheté –, Tahar est en effet le seul dont il puisse espérer le pardon car il connaît l'étendue de ses fautes pour les avoir lui-même commises. Une miséricorde divine est pour lui plus facile à recevoir que le salut offert par son épouse car il craint que l'amour de cette dernière ne puisse survivre à la révélation de ses turpitudes. La foi est un pari et celui sur l'amour humain nécessite plus de courage que celui sur l'amour divin. Le capitaine Degorce préférera donc conserver son image glorieuse et mensongère – à l'instar de Pilate préservant sa brillante carrière – plutôt que prendre ce risque terrestre.

Et le diable mène la danse en bouleversant, en inversant les certitudes mais Satan, chez Boulgakov, est un magicien, un être surnaturel dont la fonction première est de restituer la croyance en l'existence de Dieu dans une société russe matérialiste prônant l'athéisme. Le lieutenant Andreani, lui, ne croit pas en Dieu et sa fonction, tout aussi positive, est de montrer « *l'homme nu* », de faire réaliser au capitaine – qui ne le reconnaît plus comme son frère – leur parenté dans l'horreur. Et les frontières entre le bien et le mal s'estompent car c'est un Satan humain et touchant, à la fois bourreau et victime, proche du jeune héros de *Un dieu un animal*, fasciné par l'ivresse du combat et affranchi du poids du remords par la croyance en un idéal abstrait qui le dépasse et qu'il sert avec loyauté. Un Satan lucide sur lui-même qui se confesse honnêtement et oblige son ancien compagnon à se regarder en face et à prendre conscience de sa liberté.

Curieusement, l'auteur a relégué, presque effacé, le personnage de Marguerite. Quant à celui du Maître, il a disparu. Pourtant, une fois la lecture du roman terminé, cela ne semble pas si sûr ...

L'amour de Jeanne-Marie n'est pas celui d'une femme pour un homme, c'est plus largement, plus symboliquement un amour-compassion, l'amour d'une mère pouvant s'étendre à tout homme quelle que soit l'étendue de ses fautes. Et l'on peut regretter de voir disparaître ainsi la belle figure de Marguerite qui domine toute la deuxième partie du roman de Boulgakov : une amoureuse compatissante mais aussi passionnée – corps et âme – dont

l'amour généreux, désintéressé et fidèle, sauvera le Maître (double de l'écrivain russe) en lui redonnant foi en l'écriture. Mais sans doute le parcours d'écrivain de **Jérôme Ferrari** est-il déjà bien plus avancé que ne l'était celui de Boulgakov achevant difficilement son ultime roman.

**(Où j'ai laissé mon âme** montre une capacité à prendre du recul et témoigne d'une grande maturité, ce qui n'est pas le cas du *Maître et Marguerite*, œuvre magnifique, érudite, mais très égocentrée. Une œuvre laborieusement écrite par un auteur sans cesse rejeté, dénigré, par un monde littéraire soviétique aussi puissant que médiocre.)

### Le pardon comme acte de foi

*Le Maître et Marguerite* exprime la foi en Dieu d'un homme fatigué aspirant au repos éternel, sa foi dans les manifestations divines que sont l'art et la littérature ainsi que dans l'existence « *en ce bas monde, de véritable, de fidèle, d'éternel amour* ». La foi en l'homme, en la vie mais aussi en l'écriture, me semble sous-tendre tout le roman de Ferrari. Une foi reliée au mythe chrétien de la Résurrection, mais d'une Résurrection au sens psychologique et non religieux.

**Où j'ai laissé mon âme** est un récit au temps flou, brouillé, dont le premier fil narratif semble commencer après la mort du héros principal et se situer dans une sorte de Purgatoire transitoire où il attendrait le Jugement dernier en désespérant de sa délivrance, comme le Pilate de Boulgakov. Un fil qui très vite réintègre un cadre temporel étrangement précis et très antérieur à la mort du capitaine Degorce. Le roman se déroule alors sur trois jours à compter de l'arrestation de Tahar, trois jours à la fonction uniquement symbolique. Le Christ n'avait-il pas annoncé qu'il ressusciterait le troisième jour ? Tout le mystère chrétien du Salut repose sur la foi en ces paroles christiques.

Le pardon n'est pas accordé à Degorce par Tahar puisqu'Andreani l'a empêché de parler avant sa mort, mais il l'est par l'auteur – qui visiblement souhaite le voir accorder par ses lecteurs – et ce pardon semble se fonder sur sa foi en ce que recouvre cette date associée au premier jour du roman. 27 mars 1957 : c'est la parole d'un juste, celle du seul officier qui, dans un acte de désobéissance délibéré, s'éleva publiquement contre la torture en Algérie. Une date aidant à croire en l'homme dont la capacité individuelle à changer reste toujours possible car il est libre, libre de parler, libre de refuser.

Ce récit me paraît reposer ainsi sur la foi de l'auteur en la rédemption de son héros le troisième jour. Trois jours<sup>3</sup> de la Passion du Vendredi saint<sup>4</sup> à la liturgie de Pâques célébrant le renouveau, trois jours de la malédiction au pardon, ce pari sur la vie « *malgré la misère, malgré la guerre* », la violence et la souffrance : le temps d'un roman !

### L'apothéose finale

La fin du roman est très belle, sombre et douloureuse et pourtant lumineuse, harmonieuse, d'une douceur et d'une sérénité profondément apaisante<sup>5</sup>.

Si le lieutenant Andreani a réussi à attirer le capitaine Degorce dans son enfer, il a également obtenu un double pardon car quelqu'un « *vient vers lui* », vers eux, répondant à l'appel lancé dans l'épigraphe : un lecteur compatissant amené à ressentir l'infinie solitude des bourreaux et à partager leurs souffrances. Une libération qui pourra faire regagner à l'homme le chemin de lune, ce « *chemin s'élevant jusqu'à la beauté infinie* » et permettra à la vie de continuer.

**Où j'ai laissé mon âme** prolonge ainsi la fascinante mise en abyme du *Maître et Marguerite*. A l'instar du Maître, écrivain maudit sauvé par l'amour de Marguerite, qui arrive enfin à terminer son livre en libérant son héros Pilate, **Jérôme Ferrari**, bien que son héros ait refusé le salut offert par sa femme, réussit à finir le sien en libérant Degorce mais aussi Andreani, ces deux âmes damnées. Par la seule grâce d'un récit empreint d'une profonde compassion, par l'art d'un écrivain intercédant pour ses héros.

<sup>3</sup> Trois jours selon le décompte hébraïque qui comptabilise chaque jour entamé.

<sup>4</sup> C'est en 1857, par une belle matinée du Vendredi saint (jour de deuil et d'enchantement, marquant le réveil de la nature au printemps et annonçant le renouveau symbolique de la fête de Pâques) que Richard Wagner eut la révélation de « *la rédemption du monde par la pitié (la souffrance partagée)* ». Et c'est à partir de cet *Enchantement du Vendredi saint*, titre du premier morceau de *Parsifal* qu'il composa, qu'il écrivit son dernier opéra. (anecdote racontée par le compositeur dans son autobiographie)

<sup>5</sup> On peut trouver, dans cette œuvre plus particulièrement – et notamment dans le premier fil narratif qui commence et termine ce roman –, une certaine correspondance entre le style de Jérôme Ferrari et la musique de Wagner, ce flux, cet enchevêtrement complexe de leitmotiv qui abolit les frontières et semble fusionner le temps et l'espace. Et la sérénité qui émane de la fin n'est pas sans rappeler *L'enchantement du Vendredi Saint*...